

## Penser la productivité

### Suite du débat avec Jean Gadrey

Jean-Marie Harribey

19 mars 2009

<https://blogs.alternatives-economiques.fr/harribey/2009/03/19/penser-la-productivite-suite-du-debat-avec-jean-gadrey>

Le débat avec Jean Gadrey est toujours passionnant par ce qu'il se déroule toujours courtoisement en essayant d'approfondir la réflexion. Je prends connaissance aujourd'hui 19 mars de la réponse qu'il a faite le 5 mars à ma réponse à son texte « Une autre relance est possible ! »

Comme lui, je pense que nos accords sont plus importants que nos désaccords, mais il subsiste des points qui reviennent de manière récurrente. C'est une raison de chercher à les rendre transparents, sinon à les élucider. Je pense avoir déjà répondu aux objections de Jean qui ne sont pas nouvelles, mais le fait qu'il y revienne montre que je dois moi-même améliorer ma propre présentation.

Jean croit que je conteste que la qualité n'est pas enregistrée dans les indicateurs de productivité. Or c'est exactement ce que je me tue à répéter, et à *lui* répéter. Qu'est-ce qui nous sépare alors ? Je pense que Jean n'avait pas, jusqu'ici, totalement abandonné l'espoir de marier dans un même indicateur quantité et qualité. C'est presque explicite dans son livre *Les nouveaux indicateurs de richesse* écrit avec Florence Jany-Catrice. Et je soutiens l'idée que c'est une chimère parce que la valeur d'usage n'a jamais été et ne sera jamais réductible à la valeur d'échange. Mais je crois sentir une évolution dans la pensée de Jean car s'il affirme que les indicateurs quantitatifs ne servent à rien, c'est qu'il abandonne l'idée de les combiner avec des éléments qualitatifs.

Mais justement, est-il vrai qu'ils ne servent à rien ? Comme les agrégats de produit intérieur sont monétaires et qu'ils ont comme corrélatifs les indicateurs de revenu, on continuera toujours de mesurer la production et donc les revenus distribués en contrepartie, car ceux-ci proviennent toujours de celle-là. Prendre prétexte que la production n'est pas celle que l'on désirerait répondant à des exigences sociales et écologique pour refuser de mesurer la production est une impasse logique et politique totale. Que la production soit de mauvaise ou de bonne qualité, cela ne modifie pas le lien qui unit production et revenu. Reste alors à régler le problème de substituer progressivement une production de qualité à une production dégueulasse, mais qui n'a strictement rien à voir avec la question de savoir si on mesure bien ou mal la production et la productivité, car ces deux indicateurs (qui en fait sont un, car on retrouve la production au numérateur de la productivité lorsqu'on envisage celle-ci au niveau de l'ensemble de l'économie) sont monétaires et donc quantitatifs.

Cela peut apparaître plus clairement encore en reprenant les exemples choisis par Jean. Il écrit : « Si l'on remplace de la production productiviste et polluante de blé par de la production bio, sans croissance des quantités, et s'il faut en moyenne deux fois plus d'heures de travail pour une tonne de blé bio, les mesures (actuelles) afficheront une chute brutale de la productivité (division par deux), une multiplication par deux du volume de travail, et une

croissance zéro de la production (puisque la progression de la qualité n'est pas comptée). Mais, en continuant à écrire que, dans cette « bifurcation durable », la productivité a été divisée par deux, ce que suggère Jean-Marie, on induit les gens en erreur car il n'y a de gains ou pertes de productivité que si l'on compare deux processus de production de « la même chose ». Appliquer ici les raisonnements classiques revient donc à admettre qu'un produit « propre » est « la même chose » qu'un produit « sale ». Position intenable selon moi. »

Est-ce si simple ? La quantité produite a été divisée par deux dans l'exemple de Jean, mais quid de sa valeur ? S'il faut deux fois plus de travail pour produire, en tendance la valeur sera deux fois plus élevée, toutes choses égales par ailleurs. Et comme, les agrégats de produit sont évalués monétairement, ce n'est pas le blé exprimé en tonnes qui sera transcrite mais la valeur de cette tonne. Donc, je « n'induis personne en erreur ». Et même, si la valeur de la tonne de blé propre a effectivement doublé à cause du doublement de la quantité de travail nécessaire à sa production, ce sera une indication indirecte que sa qualité a été améliorée. Indication indirecte car on ne pourra pas la déduire mécaniquement de la valeur marchande, puisque rien ne nous sera dit par cette dernière de la valeur nutritive ou de son impact sur l'environnement. Autrement dit, l'affirmation de Jean selon laquelle mon raisonnement reviendrait à admettre « qu'un produit propre est la même chose qu'un produit sale » est démentie.

Le deuxième exemple de Jean sur les établissements pour personnes âgées relève du même raisonnement. Si on double la quantité de personnel, on va doubler la masse salariale et on enregistrera un doublement de la valeur du service (je laisse de côté que ce pourrait être un service marchand dans lequel il faudrait ajouter le profit).<sup>1</sup> Mais cet exemple est révélateur du problème méthodologique fondamental qui nous occupe. Jean écrit : « Que nous diraient les mesures de productivité de ce secteur, fondées sur le nombre de personnes hébergées divisé par le volume de travail du personnel ? » Elles ne diraient rien, justement parce qu'elles n'enregistreraient jamais le nombre de personnes hébergées mais (hélas, peut-être, mais c'est ainsi) seulement la valeur monétaire de ce service. Et Jean, renouant avec son envie, veut croire que la productivité se calcule en rapportant une qualité de service (ici les personnes hébergées) au travail effectué. Je disais plus haut qu'il semblait que Jean délaissait l'objectif de combiner quantité et qualité. Je me trompais, il y revient avec une persévérance admirable, mais, de mon point de vue, erronée. Pour le coup, voilà la fausse piste.

Le troisième exemple permet d'aller plus loin encore. Dans les hôpitaux, on grignote le temps passé avec les malades, on dégrade la qualité des soins. Dégradation « masquée en gain de productivité » dit Jean. Bien sûr, la qualité se dégrade indéniablement. Mais, encore une fois, si le temps accordé à un malade passe de 20 à 15 minutes, la valeur économique du service...DIMINUE !!! Et la productivité, qui je le répète n'est jamais mesurée que monétairement quand toutes les activités sont agrégées, fera figurer cette valeur abaissée au numérateur.

Le quatrième exemple du Kwh nous renvoie définitivement au problème théorique fondamental. Jean veut absolument introduire la valeur d'usage dans le calcul de la production. Aristote avait expliqué que c'était impossible et on ne peut faire mieux que lui : valeur d'usage et valeur d'échange sont irréductibles et, de surcroît, incommensurables.

Donc l'équation comptable entre production, productivité, emploi et durée du travail

---

<sup>1</sup> Je pense que la réponse que fait Jean à son correspondant nommé Devallée est fragile et que c'est Devallée qui a raison : le fait de vouloir corriger l'indice des prix par la variation de la qualité du service est de nouveau un mélange des genres illusoire.

que récuse Jean est et sera, comme toute égalité comptable, toujours vraie. Le problème du XXI<sup>e</sup> siècle sera de faire en sorte que cette équation s'applique à des productions propres plutôt que sales. Dire qu'il n'y a pas d'équivalence entre les biens propres et les biens sales est juste qualitativement parlant, mais cela n'enlève pas la validité d'une équation à laquelle il ne faut pas attacher plus d'importance que ce qu'elle dit et ne pas lui reprocher de ne pas dire ce qu'elle n'a jamais prétendu dire.

Il en résulte que la conclusion de Jean sur la RTT est exacte pour partie et fautive pour une autre. Ce qui est juste, c'est qu'on ne réussira pas à réduire jusqu'à zéro le temps de travail et que ce n'est sans doute pas souhaitable. Si Jean croit que j'adhère à cette illusion, je le rassure car c'est ce que je m'efforçais d'expliquer il y a longtemps à mon jury de thèse qui n'y comprenait pas grand chose, et qu'il pourra retrouver dans mon livre *L'économie économe*. Ainsi, la qualité du travail et son « aptitude à répondre, sans malmener la nature, aux besoins » sont notre point commun. En revanche, cela ne brisera pas l'articulation (qui se formule selon une relation mathématique toute simple) entre ce qu'on produit et le travail qu'on effectue. Et restera entier le programme sur lequel conclut Jean et avec lequel je suis en parfait accord : « Passons de l'objectif de croissance des quantités à celui d'amélioration du bien-être durable. » Mais il y aura quand même certaines quantités...